Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 28

Artikel: Le Raynolet et son coq
Autor: R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218086

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

che de peur qu'on ne s'aperçoive de cette substitution. »

Ce n'est qu'en 1768, à la suite d'un édit royal qui imposaient à ceux qui voulaient s'occuper de la cure des dents, l'obligation d'obtenir un diplôme d'expert, que l'art dentaire commença de se dégager de l'empirisme. Mais il fallut arriver au XIXme siècle pour voir enfin cette branche de la médecine entrer définitivement dans une voie scientifique.

Aujourd'hui les progrès accomplis ne se comptent plus. L'hygiène aussi bien que la chirurgie et la prothèse semblent avoir dit leur dernier mot. On possède l'art d'extraire les dents sans douleur, de les aurifier à l'intérieur et à l'extérieur. L'or ruisselle dans nos bouches. Les statisticiens ne prétendent-ils pas qu'un dixième de la production mondiale du précieux métal est absorbé par l'industrie dentaire ?...

Mais la carie était toujours là. Or, voici qu'on en a retrouvé le microbe. Va-t-on la vaincre enfin, la terrible rongeuse qui enlaidit et torture, et du plus beau sourire fait un rictus hideux.

(Le Peuple.) *Ernest Laut.*

Du tac au tac. — Une dame rencontrant son ancienne bonne :

— Vous êtes maintenant chez Mme Une Telle. Je n'aurais jamais cru que vous trouveriez une bonne place aussi rapidement.

Mais si. Ma nouvelle patronne m'a dit: «Dès l'instant que vous avez pu rester deux mois chez cette femme-là, c'est que vous êtes un ange.

COSTUMES NATIONAUX

Nous recommandons à nos lecteurs qui pourront se procurer « l'Illustration » (de Paris), du 30 juin dernier, l'article de Roux-Servine, dessins de Léo Lelée, intitulés « Les Tanagras d'Arles ». L'auteur décrit minutieusement les particularités du costume arlésien et explique fort clairement comment il a évolué, dès le dix-huitième siècle, pour atteindre sa perfection à la fin du dix-neuvième siècle.

Le dimanche 1er juiller, Arles a célébré avec éclat le costume traditionnel de ses femmes, sous la présidence d'honneur de Mme Frédéric Mistral.

* * *

Dans « La Liberté », de Fribourg, du 6 juillet dernier, M. Georges de Montenach commence une étude sur nos costumes nationaux, intitulée « Une renaissance de nos costumes régionaux est-elle possible ? » Il conclut par la négative, disant qu' « une renaissance des costumes régionaux n'est ni possible ni désirable » ; il en donnera la preuve dans un prochain article. « C'est le canton de Vaud, dit-il, qui nous a valu, jusqu'à présent, la tentative (de remettre en honneur le costume national) la mieux comprise, celle qui a obtenu le plus de succès. Grâce à Mme Widmer, il s'est constitué une « Association des Vaudoises » qui a des ramifications et des sections dans tout le canton... »

Rollois et Morgien. — Un brave Rollois, assez chineur de sa nature, rend visite à un ami, à Morges. En parcourant la Grand' Rue, notre Rollois dit à son copain :

— Tu avoueras que c'est rudement mort par ici !

— Oui, en effet, on se croirait un jour de foire à Rolle !

Le Raynolet et son coq. — Le Raynolet était un petit cordonnier du Pays d'Enhaut. Il grasseyait et élevait des poules. Ayant remarqué que son coq « déplumait » ses poules, il lui vint une idée géniale dont il fit part, après exécution, à son voisin auquel il racontait les méfaits de son chanteclair :

— L'ai ié fai di bottettes à très carros (des petits souliers à trois coins) : Ora griffa, grand diablo !

Son procédé pourrait être utile à quelques aviculteurs. **R.**

Faut-il se marier jeune ? — Eternel sujet de controverse. Jadis, à l'Ecole normale, le pasteur Panchaud (d'aucuns s'en souviennent encore), pour illustrer les inconvénients des mariages précoces, nous racontait l'histoire suivante :

Un jour, on frappe à ma porte. C'était au temps de l'inscription des enfants pour l'inscription religieuse. J'ouvre et vois un tout petit jeune homme, timide et chétif.

— Bonjour, mon garçon ; tu viens te faire inscrire pour les catéchismes.

— Non, Monsieur, c'est ma femme qui a fait un enfant, et comme nous n'avons pas un sou à la maison je viens demander du secours.

MARC-HENRI AU CONCERT D'ORBE

(Fantaisie.)

MON voisin Marc-Henri a pris, dès son plus jeune âge, des habitudes d'ordre et d'économie. Chez lui, tout est préparé et ordonné à l'avance. Rien n'est laissé à la fantaisie du moment et il se méfie volontiers des gens qui n'ont pas une situation bien assise et une « bonne position », comme il dit.

Au commencement de mai, Marc-Henri m'a fait part de son désir d'assister au concert d'arrondissement qui devait avoir lieu à Orbe le dimanche 27 mai. Bien qu'il ne soit pas chanteur, Marc-Henri aime la musique. De plus, malgré le grand attachement qu'il a pour son village, il ne croit pas que le monde s'arrête aux premières collines qui ferment l'horizon. Il va, vient, voyage et s'instruit. Inutile de vous dire qu'il prend en évidente pitié mes occupations nombreuses et variées et mes habitudes sédentaires.

Vous feriez mieux, me dit-il quelquefois, de m'accompagner dans mes promenades, plutôt que de rester étendu sur la mousse, à la lisière d'un bois, pour écouter chanter les oiseaux.

Cependant Marc-Henri ne m'en veut pas d'être un original — comme il dit — un être fantasque vivant de rêve et d'illusions. Et, s'il n'est pas loin de me prendre pour un sauvage, je dois dire, en toute sincérité, qu'il ne m'en tient pas rigueur.

Lundi matin, tandis que la pluie tombait avec force, il coupait du bois devant sa maison, sous le grand avant-toit abrité d'un noyer à la puissante ramure. Et, sans cesser son travail, il m'a communiqué ses impressions sur le concert du 6e arrondissement.

— C'était rudement beau, m'a-t-il dit en manière d'introduction et aussi de reproche, à cause de mon absence.

A deux heures de l'après-midi, j'étais sur la Grand' Place pour voir défiler les sociétés. Le temps semblait vouloir se lever. Un pan de ciel bleu apparut au-dessus des toits et le soleil mit des ronds de lumière dans le bassin de la fontaine. Comme par hasard, je me suis trouvé en face du préfet qui m'a crié :

— Salut, Marc-Henri, tu n'as pas eu peur de la pluie ?

Ensuite, j'ai suivi la foule qui pénétrait dans l'église aux larges colonnes et à la voûte en ogives. Je me suis assis en face de l'estrade où les 450 chanteurs avaient pris place. De beaux chanteurs, ma foi, et qui avaient bonne façon dans leurs habits du dimanche. Il y en avait des jeunes, il y en avait des vieux; les uns portaient de grands cheveux lissés en arrière, d'autres n'avaient plus de cheveux; quelques-uns portaient une barbe grise ou une longue moustache, d'autres étaient entièrement rasés et n'avaient qu'une petite moustache taillée à la mode. Et pendant que j'observais tout cela, le public entrait toujours.

Mais voilà le directeur qui gravit l'estrade, il donne trois coups de baguette, tous les chanteurs le regardent, il lève le bras et toute cette masse chorale entonne « Le départ », le beau chœur de Heim. Ah ! que c'était beau !

Les voix claires des ténors comme celles des basses montent et remplissent bientôt toute la voûte sonore. Et le Pierre Viret de marbre, dressé sur son socle — Pierre Viret, coiffé d'un serre-tête et portant une barbe longue comme un fil, regardent fixement les chanteurs qui célèbrent le pays aimé dans le temple où lui-même parla avec éloquence et lutta pour une grande idée.

A ce moment de son récit, Marc-Henri posa sa hache et se rapprocha de moi.

— Mais ce que j'ai entendu de plus beau, me dit-il, c'est le concert donné par un violoniste, un monsieur José Porta, professeur au Conservatoire de Lausanne, — pas celui qui écrit dans la *Feuille d'Avis,* mais un autre, un cousin peut-être. Eh ! bien, ce monsieur Porta est venu tranquillement se placer sur l'estrade, il a empoigné son violon, et, hardi, en route, le voilà parti.

Il fallait voir cette main nerveuse courir sur les cordes et ces doigts qui semblaient constamment agités d'un tremblement, tandis que l'archet volait à droite, à gauche, en haut ou en bas. A un moment donné, pendant que l'artiste jouait sur deux cordes, j'ai fermé les yeux et il m'a semblé entendre tout un orchestre.

Autour de moi, tout le monde était émerveillé; on parlait de souplesse, de virtuosité, de technique impeccable, enfin que sais-je, rien que des grands mots que je ne comprends pas. Moi, je ne suis pas du métier, comme bien vous pensez, n'empêche que je n'ai jamais entendu jouer ainsi. On reste émerveillé, c'est bien vrai.

Voyez-vous, ce n'est pas pour vous faire un mauvais compliment, mais la vérité m'oblige à dire que vous êtes encore bien loin de savoir jouer du violon comme lui. Je vous entends quelquefois, le soir, quand vous n'avez rien à faire; pour tuer le temps, vous râclez sur votre instrument, histoire de vous occuper. Quand je passe sur la route avec mon char d'herbe, je vous écoute un moment. C'est bien joli, ce que vous jouez, mais cela ne ressemble en rien à ce que joue M. José Porta. Et puis tout par cœur, que je vous dis, pas la moindre partition sous les yeux.

Au moment où il a posé son violon, personne ne bougeait, on écoutait encore. Alors, je ne sais pas pourquoi je me suis trouvé debout tout à coup et, oubliant que j'étais à l'église, je me suis mis à applaudir de toutes mes forces. J'en demande bien pardon à Pierre Viret qui, heureusement, ne tournait pas la tête de mon côté. Tout le monde a fait comme moi, tout le monde a battu des mains, sauf un pasteur, assis en face de moi, qui n'a pas trouvé mon geste très convenable.

— Je suis d'accord avec vous, monsieur le pasteur, lui ai-je dit. La preuve, c'est que ce matin, au sermon, je n'ai pas applaudi quand le pasteur s'est assis après avoir terminé son prêche.

Ensuite, les chorales du 6e arrondissement ont, tour à tour, défilé sur l'estrade pour exécuter leur chant de concours. Un ou deux directeurs — des jeunes surtout — étaient un peu nerveux. Ils n'avaient pas ce beau calme, cette sûreté et cette maîtrise du directeur des chœurs d'ensemble. C'est un monsieur Chevalier, m'a-t-on dit, un bon musicien qui voit tout.

J'ai constaté que les sociétés de la montagne ont généralement chanté le printemps, la terre qui s'éveille, les fleurs et le frais gazouillis des oiseaux, tandis que les chorales des villes célébraient la magnificence des belles forêts à la haute futaie et des retraites profondes où chantent les sources; ou bien encore elles évoquaient la mer sur laquelle glisse un beau navire; le mouvement berceur se prolonge jusqu'au moment où l'orage éclate.

De tout cela, j'en ai conclu qu'on chantait plus volontiers ce que l'on n'avait pas chez soi. La preuve, c'est que les Ste-Crix ne nous ont rien dit de la neige, ni les Yverdonnois de la bise.

Ces divers chœurs ont été bien exécutés. Il y avait bien, par-ci par-là, des chanteurs qui auraient bien fait de sucer des pastilles pour s'éclaircir la voix, surtout en cette période de brouillards gris et de nuages, de lourds nuages qui s'apesantissent sur le Jura.

Mais tout cela n'est qu'un détail. Comme je vous l'ai dit, moi je ne m'y connais pas. La critique, c'est M. Cherix qui l'a faite, après le concert, au Casino. Là, je me suis borné à boire mon verre et à écouter.

Ah ! j'allais oublier de vous dire que Mme Jomini-Combremont est une cantatrice de talent